

**ED BANGER
RECORDS**

In Party We Trust

•

une histoire des musiques
électroniques françaises

•

Julia Pialat

S É G U I E R

Couverture : © So Me.

Conception graphique : Justine Dupré.

Mise en pages : Nord Compo.

ISBN : 978-2-84049-843-8

© Éditions **SÉGUIER**, Paris, 2023

Séguier : 92, avenue de France – 75013 Paris
contact@editions-seguier.fr

Catalogue en ligne : www.editions-seguier.fr

S É G U I E R

.....
• Éditeur de curiosités •
.....

Un jour, un mec m'a dit :
« Ton label, c'est une philosophie de vie. »
— Pedro Winter¹

¹ « Double casquette », Pierre Siankowski, *Les Inrocks*, 28 mars 2018.

AVANT-PROPOS

« *You have to make records the way you live your life*¹. » C'est par cette formule poétique du producteur Rick Rubin que pourraient s'ouvrir ces pages. Pedro Winter, le fondateur du label indépendant de musiques électroniques Ed Banger Records, n'a jamais caché son admiration pour Rick Rubin, le cofondateur du label Def Jam. Son label Ed Banger, fondé en 2003, paraît l'incarnation de ce mantra, tant il figure une aventure humaine autant qu'une odyssée artistique et entrepreneuriale.

Comptant dans ses rangs des DJ et producteurs de musiques électroniques de renom parmi lesquels DJ Mehdi, Justice, Mr Oizo, Uffie, Breakbot, Cassius ou encore Sebastian, Ed Banger figure une « famille », davantage qu'une cohorte d'artistes disparates, comme sa devise, « Travail, Famille, Party », en témoigne.

Sur les près de deux cents références que compte son répertoire, depuis vingt ans que le label produit des feux de Bengale, toutes ou presque forment un précipité de vie, mêlant rencontres, passions amoureuses, voyages et amitiés fraternelles.

L'humanité du label est révélatrice d'une façon très singulière, certainement très française aussi, d'envisager la création et l'art. Ce que l'on nomme en français « l'art de vivre », avec tant de

¹ « Un producteur de musique doit s'efforcer de concevoir ses disques de la même façon dont il mène son existence. »

grâce. Ce petit quelque chose de français, ce supplément d'âme que le reste de la planète convoite. Ce qui fait dire à l'Américain Steve Aoki que la France a un petit quelque chose de l'ordre de l'inimitable, une attention portée au détail, un goût du geste inutile, cette « touche française » que l'on ne cesse de nommer sans trop parvenir à la définir de façon adéquate.

« Quand la French Touch est arrivée, elle proposait une nouvelle manière de voir la vie », souligne David Guetta. Aux yeux du musicien Laurent Brancowitz, guitariste du groupe Phoenix, il y a quelque chose de très français dans cette façon de mettre la vie avant même le travail¹. En filigrane de cette histoire, c'est cette manière si singulière dont la création artistique et les destinées s'entrelacent que ce récit dévoile. Outre les succès artistiques et la maestria, un *art de la joie*.

¹ « Les Anglo-Saxons ont tendance à segmenter les choses, il déclare. Ils placent leur carrière avant tout. Alors que nous autres allons prendre de mauvaises décisions de business juste parce qu'on a envie d'être heureux. C'est ça, la *french touch* », conclut-il par une formule aussi piquante que jubilatoire. In « Phoenix – POP Interview », General POP, 29 novembre 2022.

INTRODUCTION

En l'espace de trente ans, la culture des musiques électroniques semble avoir acquis une position hégémonique dans le champ culturel et musical mondial. Pas un festival digne de ce nom ne peut se targuer de ne pas proposer en tête d'affiche un ou une artiste de musiques électroniques de premier plan. Les cachets des artistes s'envolent à mesure que ce courant musical se déploie. Jusqu'à la crise sanitaire s'étant déclarée au printemps 2020, et ayant marqué un coup d'arrêt brutal pour le monde du spectacle, cette hubris ne paraissait pas connaître d'entraves.

De nos jours, la culture du clubbing semble s'être érigée en un horizon indépassable. Elle irrigue la culture populaire dans son ensemble. Au près d'une frange de la jeunesse, la figure du DJ a remplacé celle de la rock star. On se rêve aujourd'hui plus volontiers DJ que guitariste ou chanteur dans un groupe de rock. Pourtant il n'en fut pas toujours le cas.

Trente ans auparavant, cette culture était quasiment inexistante. Associées aux marges, cantonnées à l'underground, parce qu'émanant de minorités ostracisées issues des cultures LGBT et noires, ou affiliées à des pratiques déviantes, dont la consommation de stupéfiants, les musiques électroniques ont longtemps pâti d'un manque de reconnaissance. Une succession d'événements opérant comme autant de percées sur le front des symboles vont infléchir durablement la place des musiques électroniques dans la culture occidentale. Les artistes

français jouent un rôle majeur en ce sens. Avec en figures de proue les Daft Punk, le label Ed Banger, David Guetta, Laurent Garnier et la maison de disques Virgin France, qui agiront comme autant de défricheurs, permettant à ce courant de sortir de ses enclaves.

Cet ouvrage se propose d'offrir des outils pour comprendre ce cheminement. À l'aune de la sociologie, du recueil de témoignages, et de la lecture d'ouvrages de référence, il entend retracer un récit détaillé de ces événements et de les replacer dans un continuum. Et cela, à l'aune de l'histoire d'un label fleuron : le label Ed Banger.



Fondé à Paris par Pedro Winter en 2003, le label de DJ Mehdi, Justice, Breakbot, Mr Oizo, Cassius ou encore Sebastian s'inscrit dans la continuité d'un mouvement, la French Touch, qu'il transcende et dont il sera à la fois le prolongement et la conséquence, ce qui est le propre des avant-gardes.

Occupant une place singulière dans l'industrie musicale, à cheval entre le mainstream et l'underground, Ed Banger réalise au début des années 2000 d'immenses succès populaires en France et à l'international tout en défendant une création artistique exigeante. Son mérite, immense, est d'être parvenu à faire passer les musiques électroniques de l'underground à la culture de masse, et ce, en l'espace d'à peine une décade.

De la scène de Coachella aux arcanes des plus hautes institutions de l'État¹, des alcôves enfumées et confidentielles des clubs underground aux avant-postes de la culture populaire

¹ Pedro Winter sera invité à organiser une édition de la Fête de la musique tournée vers les musiques électroniques dans l'enceinte de l'Élysée, la résidence du chef de l'État français, le 21 juin 2018.

de masse, l'odyssée d'Ed Banger apparaît comme une *success story* dans l'export des musiques électroniques françaises à l'échelle mondiale. Un instantané du moment où la France fut enfin mise sur la carte de la scène électronique dans le monde.



Au cours de l'écriture de ce livre dont la promesse était de relater l'aventure Ed Banger, il est apparu impossible de faire l'impasse sur la destinée hors norme de son patron et fondateur, Pedro Winter, tant leurs histoires conjointes s'entrecroisent.

Car, au crépuscule du xx^e siècle, Pedro Winter est le témoin et l'acteur de l'émergence des musiques électroniques en France et de ce courant baptisé « French Touch » ayant fait rayonner la France dans le monde.

En se replongeant dans quelques éléments biographiques ayant émaillé sa trajectoire, il est apparu possible d'esquisser en filigrane la naissance d'une scène artistique dont il sera d'abord le spectateur, dans les raves puis sur Radio FG où il traîne ses guêtres dans le cadre d'un stage. Avant d'en devenir la cheville ouvrière en lançant ses propres soirées et en catalysant aux Folie's Pigalle et au Palace un petit cénacle d'artistes tous mus par l'amour de la house, du hip-hop, et des musiques noires.

Lorsque certains artistes français décident de se lancer dans la production d'une « French house », une house *à la française*, à l'aveugle, l'accueil est glacial. L'histoire des années 1990 est celle d'une lente reconnaissance par l'industrie musicale de ce courant dans un rapport d'hostilité réciproque¹. Il faudra attendre que

¹ D'un côté, une scène se réclamant de la techno de Détroit, d'Underground Resistance et des marges, prônant l'anonymat et ayant placé au cœur de sa rhétorique la notion

quelques journalistes anglais, des éclaireurs probablement lassés par la Britpop, boulimiques de musique, et à l'affût de nouvelles tendances, s'emparent de cette scène émergente portée par les pionniers St Germain, La Funk Mob, Motorbass, Mighty Bop ou encore DJ Cam pour qu'elle acquière ses lettres de noblesse et revienne auréolée du sceau de la gloire dans son pays natal.

Un duo d'artistes parisiens, Daft Punk, parachève ce tour de force le 20 janvier 1997 avec la sortie d'un disque, *Homework*, amené à subvertir durablement la place des musiques électroniques au sein des hiérarchies musicales¹. Avec Daft Punk, Pedro Winter est dans l'œil du cyclone. Lui qui se voit proposer à l'été 1996 d'assister le duo dans son entreprise de conquête du monde devient le compagnon de route de Thomas Bangalter et Guy-Manuel de Homem-Christo, dit « Guy-Man », au sein de la Daft Trax. Il apprend aux côtés de ces deux génies de la composition les us et coutumes d'une industrie en mutation

d'underground, un concept trouvant sa raison d'être dans son opposition au star system, au mainstream, à la musique de masse et aux stratégies marketing des majors – à savoir l'incarnation par une personnalité flamboyante, la présence de paroles entonnables par le plus grand nombre et d'une mélodie entêtante, comme l'explique Dan Sicko dans *Techno Rebels* [Dan Sicko, *Techno Rebels. Les pionniers de la techno de Detroit*, Allia, Paris, 2019]. De l'autre, des maisons de disques hermétiques à ces nouvelles sonorités déconsidérées par la critique, car produites à l'aide de machines hétérodoxes par des autodidactes, et ce, en dehors des conventions artistiques dominantes. À l'interlude de la décennie 1990, ces deux mondes se regardent en chiens de faïence.

¹ Interrogé dans le cadre de cette enquête, Steve Aoki y voit la « revanche des *underdogs* », celle des perdants, des *outsiders*, le triomphe d'une culture jusqu'alors cantonnée aux marges, désormais amenée à conquérir la culture populaire, à en embrasser les ambitions – s'emparer de l'image, rendre cette musique accessible, ses mélodies fredonnables, ses obscurs hymnes des tubes. Conquérir des publics de tous les âges, toutes les catégories sociales, sortir des ghettos et des enclaves de l'underground pour toucher le plus grand nombre. Et dans la foulée, permettre à la musique française jusqu'alors déconsidérée de devenir « *border breaker* », de passer les frontières, à une époque où les artistes français sont considérés comme du menu fretin, des guignols – « le rock français, c'est comme le vin anglais », déclare d'ailleurs John Lennon.

et assiste à l'explosion d'un groupe et à travers lui d'une scène que Daft Punk synthétise et porte au firmament de la musique électronique dans le monde.

Moins de dix ans après l'éclosion de la French Touch, Pedro Winter reprend le flambeau en lançant son propre label indépendant, Ed Banger, en 2003. S'inscrivant dans les pas de ses prédécesseurs, tout en revendiquant son indépendance, Ed Banger multiplie les réussites éclatantes là où ses aînés ont ouvert la voie. À travers le récit d'une succession de percées historiques éclatantes – le rôle pionnier de DJ Mehdi dans le décroisement des genres, la réussite des Justice aux États-Unis, l'importance de Uffie dans l'émergence d'une génération de chanteuses... – émanant d'une culture considérée jusqu'alors comme marginale, cet ouvrage donne à voir un label pionnier ayant contribué à sortir cette culture de ses carcans.

Sans se prêter à un exercice hagiographique ni substituer ce récit à une autobiographie qui ne saurait manquer d'émaner de son protagoniste principal, la première partie de l'ouvrage a pour ambition d'esquisser quelques lignes claires et de rattacher la petite histoire à la grande. Durant ces années cruciales vont se forger des amitiés décisives et des collaborations capitales venant frayer la voie de l'aventure Ed Banger. En un mot, en poser les jalons.

1

.....

Né le 21 avril 1975 à Paris, Pierre dit « Pedro » Winter est le cadet d'une famille de classe moyenne dont les parents se séparent alors qu'il n'a que 2 ans.

Enfant, Pedro Winter grandit entre les coursives de la radio RTL dont sa mère, une femme élégante à l'esprit bohème, ayant vécu de longues années en Afrique du Nord, régente les relations publiques pendant près de vingt ans. Au début des années 1980, RTL est encore une vieille maison poussiéreuse au charme suranné, dont le décorum de la rue Bayard, dans le 8^e arrondissement de Paris, a tous les attributs de la France pompidolienne. Petit, Pedro Winter en parcourt les dédales, séduit par l'atmosphère feutrée des studios d'enregistrement, les micros, les grandes vitres derrière lesquelles les journalistes interpellent leurs hôtes. Bientôt, il est assez grand pour accompagner sa mère aux cocktails et aux vernissages dont les invitations lui échoient. Il garde en mémoire les premiers concerts de Johnny Hallyday à Bercy, un concert de Jacques Higelin à l'Olympia. Des sorties nocturnes où déjà semblent poindre une familiarité avec les mondanités et un intérêt marqué pour la nuit et l'apparat. Du haut de sa petite dizaine d'années, Pedro Winter s'abreuve de ces instants volés en coulisses, figurant autant d'étincelles qui, vingt ans plus tard, le pousseront à en faire son métier.

Les week-ends, Pedro Winter et son grand frère Thomas les passent auprès de leur père, grand voyageur, passionné de bateau, officiant comme attaché culturel auprès de l'ambassade du Canada en France. À ses côtés, ils s'initient à l'art et évoluent dans une bulle de liberté peuplée de voyages et de grandes fêtes. Un temps, ils vivent rue aux Ours dans le 3^e arrondissement de Paris, à quelques encablures du centre Pompidou dont ils traversent fréquemment le parvis peuplé de cracheurs de feu et d'acrobates. Et dont ils arpentent à échéance régulière les plateaux de murs blancs où des peintures d'art moderne se dévisagent.

Alors que Pedro Winter n'a que 10 ans, son père obtient la nationalité canadienne, épouse une diplomate autochtone, et est envoyé par le ministère des Affaires étrangères en poste en ambassade. À l'issue d'un arbitrage parental, Pedro Winter demeurera à Paris auprès du domicile maternel, tandis que son grand frère Thomas, de quatre ans son aîné, partira aux confins de la terre, à la conquête des mers des Caraïbes et des étendues sauvages et exotiques du Venezuela, où son père est nommé en poste à Caracas. Ils y demeureront trois ans, période durant laquelle Pedro Winter voit son prénom s'hispaniser, avant de rejoindre le Pérou puis leur point d'attache : Ottawa.

Au crépuscule des années 1980, la petite équipée itinérante se sédentarise en Amérique du Nord, au Québec, où Pedro Winter se rend désormais plusieurs fois dans l'année. De ses voyages outre-Atlantique, il garde la saveur des trajets en avion durant lesquels il enchâsse dans son Walkman ses dernières trouvailles musicales. C'est ainsi qu'à l'été 1987, il glisse dans la fente de son baladeur *Bad* de Michael Jackson tandis que l'avion roule sur le tarmac. Pedro Winter n'a pas 18 ans et déjà s'entremêlent deux passions : la musique et les voyages.

De ses mots à lui, le Canada est son « échappatoire¹ ». Comme on peut l'imaginer à un si jeune âge, ces escapades laissent une profonde empreinte, à une période où l'identité se forme et où on a tendance à tout absorber comme une éponge. Le Canada a pour particularité d'être culturellement à équidistance de la France et de l'Amérique du Nord. Et d'avoir quasiment un an d'avance sur les tendances à l'œuvre en Europe. De par ses frontières avec les États-Unis, le Canada est un pont jeté vers une autre culture dans laquelle il s'immerge et dont il explore les ramifications avec un zèle non dissimulé, embrassant avec fougue le *streetwear*, MTV, les *skate shops*, le BMX, les loueurs de cassettes vidéo et tous ces avatars de la pop culture. À quelques centaines de kilomètres plus au sud, New York est le berceau d'une culture hip-hop naissante, irradiant depuis le Bronx et dont les Français ont pu empoigner quelques fragments au passage du New York City Rap Tour de 1982.

Au Canada, Pedro Winter est dans son élément. L'été, il distribue les journaux à vélo comme les *paperboys* locaux. Avec cet argent de poche, il écume les *skate shops*, où les étals présentent des marques de sport de glisse australiennes ou californiennes figurant autant d'invitations au dépaysement. Ces quelques accessoires de mode qu'il s'offre ces étés-là symbolisent de fabuleux trésors de guerre qui, une fois de retour en France, produisent leur petit effet dans la cour de récréation, et le singularisent des autres élèves par leur exotisme et leur fraîcheur.

Avec verve, Pedro Winter prend à bras-le-corps cette pop culture qui lui « explose au visage ». Surtout, le Canada

¹ « Pedro Winter : passeur de talents », Podcast Créatifs en quarantaine, Fuzi, épisode 7, 15 mai 2020.

marque sa rencontre avec une musique populaire d'une vitalité remarquable.

Sur MTV, Pedro Winter se prend d'attachement pour l'émission *Headbangers Ball* – ce programme tirant son nom de la pratique du *headbanging*, soit le fait de secouer violemment la tête pendant les concerts de heavy metal. L'émission est diffusée à des heures tardives. Ce qui n'est pas pour déplaire aux insubordonnés et aux rebelles ayant dans le cœur le goût de la transgression et d'une musique brutale. De cette exploration en terres hostiles, il épouse d'abord l'imagerie, magnétisé par le sang, les têtes de mort et l'agressivité d'un message explicite : « *Kill them all* », avant de se pencher sur la musique et de s'éprendre des groupes de hard rock Megadeth et Metallica dont son grand frère lui a montré la voie.

Premier média à destination de la jeunesse, MTV propose depuis l'été 1981 de mettre en images la musique populaire. Jusqu'alors, l'univers visuel d'un artiste se limitait à la pochette de ses disques ou à ses performances à la télévision ou en live. Avec les années 1980 et la naissance du format vidéo, tout bascule. Comme l'explique Jean-Baptiste Mondino, pionnier de ce nouvel art multimédia : « Dans les années 1960, les pochettes de disques ont créé un langage à part entière. Elles ont été un éveil à une toute nouvelle culture. [...] Même si nous ne comprenions pas les paroles, nous savions tout à fait de quoi la musique voulait parler. Toute une génération à travers le monde s'est identifiée à ces messages à travers les sons et les images. Et même si le format était modeste, ces quelques centimètres de pochette en carton que nous pouvions échanger et partager étaient d'une extrême modernité. [...] Dans les années

1980, la vidéo apporte une nouvelle dimension au son – le mouvement¹. »

Soudain, la musique véhicule beaucoup plus que des fréquences auditives. Grâce au travail d'une poignée de réalisateurs érudits, elle se drape d'une construction narrative et devient la courroie de transmission vers tout un monde onirique. La compréhension du texte passe au second plan. La barrière de la langue s'efface. Le vidéoclip donne à voir davantage qu'un propos, mais toute une mise en scène, parsemée de codes vestimentaires, d'expressions corporelles, d'attitudes, autant de marqueurs d'appartenance à une sous-culture, à un groupe. En un mot, la naissance du vidéoclip est un choc ! Et le jeune public qui s'y abreuve, ébahi, jusqu'à l'hypnose, n'en sort pas indemne.

C'est ainsi qu'à l'été 1986, Pedro Winter découvre sur le petit écran le clip de *Walk this Way*, un titre de Run DMC et Aerosmith opérant un affrontement rocambolesque entre hip-hop et hard rock, certainement l'un des premiers du genre. Ce clip, il se le prend « dans la tronche ». Dans la foulée, il s'empresse d'aller acheter sa première cassette de rap à Québec. À la rentrée scolaire, de retour en France, lui qui vient de redoubler sa sixième avant d'être exclu du collège pour clownerie, intègre l'internat catholique Saint-Nicolas d'Issy-les-Moulineaux, en pension. Auprès du gardien du dortoir qu'il partage avec cent vingt autres jeunes garçons, il négocie de pouvoir punaiser au mur un poster de Run DMC ramené du Canada. En pleine explosion du hip-hop, il se rend les week-ends chez Ticaret, la « Mecque des

¹ « Jean-Baptiste Mondino on Prince : "I was completely under his spell" », Matthew Whitehouse, *i-D*, 28 septembre 2016.

Zulus¹ », rue du Château-Landon, humer l'air de New York, et faire l'acquisition d'un T-shirt du Bad Boys Crew flanqué d'un joli « Faut pas jouer avec moi² ».

De la musique, Pedro Winter n'a jusqu'alors été qu'un auditeur insouciant. « Avant 14 ans, tu es un peu l'esclave de ton éducation, de tes parents, de ton grand frère », il note.

Enfant, Pedro Winter s'aventure dans la chambre de son aîné, des frissons dans le torse. Avec ses yeux de même, il y toise les murs remplis du sol au plafond de dessins et d'autoportraits sombres. Thomas Winter est un artiste habité par l'art brut. Son royaume est truffé de bibelots comme autant de trésors rapportés de ses pérégrinations, et de disques à foison achetés en Amérique du Sud. Sa chambre à lui, avec une mezzanine et trois posters au mur, apparaît en contraste bien plus sage.

« C'était le grand frère comme, je pense, dans beaucoup de modèles familiaux. Le grand frère, c'est le héros », explique-t-il, fasciné par cet aîné un peu rebelle qui s'adonne au graffiti, aux expéditions dans les catacombes, qui sort beaucoup, notamment la nuit, goûte de tout et n'a aucune limite. À contre-jour, Pedro Winter estime être moins téméraire. Lui se fait violence

¹ Fondé par Daniel Fourneuf, dit « Dan de Ticaret », en 1986 à Paris, dans le quartier de Stalingrad, à deux pas du terrain vague, le magasin Ticaret est un lieu de légende. En pleine éclosion de la culture hip-hop en France, cette ancienne friperie se fait un nom dans toute l'Europe pour sa sélection d'imports chinés par Dan, qui se rend régulièrement à New-York. Au milieu des années 1980, Ticaret s'érige en point de ralliement du Mouvement, ce qui lui vaudra d'être surnommé la « Mecque des Zulus » par le journal *France-Soir*.

² Le Bad Boys Crew, aussi appelé « BBC », est un collectif pionnier du graffiti français, fondé notamment par JayOne, surnommé le « Black Picasso », sur le terrain vague de Stalingrad. Ce sont les membres du BBC qui suggéreront à Dan de Ticaret de se lancer dans l'import, désireux de se procurer en France des « *name plates* », ces ceintures énormes sur lesquelles les fans de hip-hop arborent leur nom en lettres d'or.

pour sortir de sa zone de confort. Sous sa direction, il embrasse la musique et les arts graphiques. Il écoute Pink Floyd, Jimi Hendrix ou encore Led Zeppelin. Suit le chemin ouvert par ce premier-né précoce. Ils ont quatre ans de différence, mais comme chacun sait, à cette période de la vie, chaque année est un monde.

Outre cet écart d'âge, ce sont deux personnalités complémentaires mais aux antipodes l'une de l'autre. D'un côté, Pedro Winter, « un enfant calme, propre, gentil, blondinet aux yeux bleus¹ ». De l'autre, son frère Thomas, « le brun aux yeux bruns ténébreux² », estime ce dernier qui y voit une traduction d'un concept hérité du taoïsme : « le yin et le yang³ ». Pour filer la métaphore, dans l'enfance, son grand frère est son « guide⁴ ». Et Pedro Winter de conclure, philosophe : « La chance que j'ai eue, c'est que j'ai pris les ingrédients qui m'intéressaient. C'était un filtre⁵. » Celui par le prisme duquel, on le suppose, tout fait sens.

Pourtant, à la prime adolescence, tout change. Thomas Winter est parti vivre à des milliers de kilomètres, dans les mers du Sud, près de l'Équateur. Pedro Winter cohabite désormais seul avec sa mère, dans l'hémisphère nord. L'entrée au collège marque le passage à l'âge adulte. Et, avec elle, vient l'heure des premiers choix et l'affirmation primesautière d'une amorce de singularité.

¹ « Allons Enfants avec Pedro Winter », Podcast Allons Enfants, Romain Balland, épisode 13, 30 novembre 2021.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ « Pedro Winter : passeur de talents », *op. cit.*

⁵ *Ibid.*

En pension, Pedro Winter s'initie au piano pendant un an, avant de renoncer à parfaire la maîtrise de cet instrument, rebuté par la *Méthode Rose*, un procédé d'apprentissage pour les enfants qui en aura découragé plus d'un. Ne cédant pas à l'abattement, Pedro Winter se trouve alors de nouvelles occupations grâce à un camarade de classe passionné de graffiti et de skateboard. S'il renonce d'emblée au maniement de la bombe aérosol par manque d'appétence pour le dessin, il est conquis par la planche à roulettes dont la musicalité l'exalte. Un skateur en particulier, Ray Barbee, originaire de San Jose, en Californie, pratique le freestyle comme une forme de jazz aérodynamique. Pedro Winter découvre ses exploits sur une cassette VHS. Ray Barbee a l'élégance raffinée d'un danseur. Sa pratique est celle d'un chorégraphe. On sort de la discipline sportive pour entrer dans autre chose. Pour Pedro Winter, ses gestes portent en eux une musique. Ils suintent le groove. En un mot, il succombe.

Pedro Winter entre dans les ordres, comme on embrasse une religion. Plongeant la tête la première dans une sous-culture encore underground, il y consacre bientôt tout son temps. Par une de ces formules enthousiastes dont lui seul a le secret, Pedro Winter expliquera plus tard que cette discipline lui a ouvert « le cœur, les oreilles et les yeux ».

Désormais, il passe son temps libre au Trocadéro, aux abords du Dôme, comme on appelle ce point de rendez-vous en deçà du Palais de Tokyo. Une esplanade de marbre entourée de colonnades, sur laquelle, depuis des générations, les skateurs viennent s'égratigner les genoux et les coudes.

Skater à la tombée du jour, traîner avec des grands, se donner rendez-vous à minuit un soir de semaine alors qu'on a classe le lendemain et qu'il faudra se lever tôt. Tester en quelque sorte

ses limites à un âge où l'on se construit, se définit, se dépasse. Prendre des risques, surtout. On saisit d'instinct combien ce programme est exaltant.

C'était « challengeant », jugera quant à lui Pedro Winter, par une tournure absconse. Lui s'est cassé deux fois le métatarse droit en exécutant sa figure préférée, le *no comply*. De ces faits d'armes, il gardera une petite bosse à vie. Comme une blessure de guerre. De celles que l'on exhibe fièrement en souvenir des batailles.

Le skate est une pratique de bande. Une discipline d'équipe où les rôles semblent écrits à l'avance. Il y a le chef de meute. Ici, Martin Harispuru, la légende vivante, dont le nom provoque encore aujourd'hui des étincelles dans le regard de ceux qui l'évoquent. Et puis autour, c'est *Sa Majesté des mouches*. Une ribambelle de garçons perdus d'horizons épars formant un creuset social où il n'y a pas de place pour le racisme et où chacun a un rôle. « On a une planche en bois, deux trucks, quatre roues, juge Pedro Winter. Tu peux être fils de ministre, fils de concierge, fils d'ouvrier ou le fils du patron de TF1, on est tous égaux et on s'entraide. » Le skate est plus qu'une pratique sportive. C'est une machine républicaine. Une école.

À côté des casse-cou, les prodiges, ceux qui sortent d'emblée du lot parce qu'ils ont un vrai don. Et puis ceux qui s'arment d'un appareil photo pour documenter les exploits. Les chanceux disposant d'un argentique ou d'une caméra à une époque où les téléphones portables n'existent pas et qui révèlent déjà un goût pour l'image. De futurs réalisateurs en puissance.

Parce que, explique Pedro Winter, « le skate, ce n'était pas que le skate, mais tout ce qu'il y a autour¹ ». Soit une musique,

¹ So Me, *Travail, Famille, Party*, Paris, Headbangers Publishing, 2013.

une culture, mais aussi des codes, une iconographie, un vestiaire. Et puis c'est un rapport à la ville, à la nature, une façon d'être au monde. Un esprit artistique, aussi. Un vecteur de formation des goûts. Bref, une *subculture* au sens de Dick Hebdige. Un monde parallèle.

Chacun y trouve sa place dans une atmosphère de camaraderie et de franche émulation. Pedro Winter, lui, a forgé la sienne à grand renfort d'éclats de rires et de blagues au kilomètre. Car au milieu de ce petit assemblage en quinconce, il est l'amuseur public, le rigolo de la bande, le clown. Celui dont l'aisance et la capacité à amuser à la cantonade le distinguent du lot.

Et puis il y a ce grand brun, à la personnalité solaire, que dans le milieu tout le monde appelle « Bob ». Un skateur de la fontaine des Innocents qui habite non loin de là, dans le 16^e arrondissement, et que Pedro Winter rencontre sur les marches du Trocadéro, à quelques mètres des *rollerboys* et de leurs alter ego féminins, des skateurs et des danseurs de breakdance, à une époque où les cultures de rue connaissent une explosion sans précédent. Entre les deux surfeurs du bitume, c'est un coup de foudre.

Bob, de son vrai nom Stéphane Quême¹, est frappé par l'enthousiasme largement supérieur à la moyenne de Pedro Winter. Il garde en mémoire sa capacité à toujours se réjouir des réussites des autres, sans céder la moindre place à la jalousie ou à l'esprit de compétition.

Tous les deux sont grands, les cheveux longs, comme deux jumeaux pédalant à toute vitesse sur le bitume avant un saut de l'ange.

¹ Futur DJ Falcon.

Ensemble, ils s'initient au punk rock. Le skate est une pratique bruyante. La musique qui l'accompagne se doit d'être tout aussi nerveuse et électrique, sans désavouer la mélodie pour autant. Entre les pages des fanzines *Big Brother*, *Grand Royal*, *Thrasher* et *Transworld*, qu'ils achètent fiévreusement dans les *skate shops*, et qui se muent en autant de « livres de chevet », ils se forment les oreilles à un spectre musical assez large allant d'un punk rock hardcore à Public Enemy et au Wu-Tang. C'est dans ces publications foutraques que Pedro Winter découvre les groupes Fugazi, Dinosaur Jr., Primus, Bad Brains, mais aussi Pearl Jam, et même Nirvana avant que le groupe n'explose. Les vidéos de skate parachèvent cette éducation musicale, entrecoupant les prouesses sur la planche d'extraits sonores qui habillent les performances.

Pour ceux qui sont nés entre 1975 et 1980, la génération X dépeinte par Douglas Coupland, le grunge, mêlant des sons de guitare « très sales », l'énergie du heavy metal et le désespoir du punk, est une révolution. La distorsion, surtout, devient leur mot d'ordre. Ce son qui dénature, qui prend aux tripes, tantôt tapageur, tantôt bruit sourd, ce son qui teste les limites des amplificateurs et offre des possibilités infinies est un choc esthétique. Et Pedro Winter de s'en éprendre éperdument – au point de défendre des années plus tard une amorce de grunge électronique en tant que producteur. En signe de ralliement, les enfants des *nineties* adoptent la chemise à flanelle de Kurt Cobain comme une seconde peau.

Plus qu'une discipline sportive, le skate est un troisième œil, grand ouvert sur les cultures alternatives, que ce soit l'image mais aussi la mode, l'art et la musique. Une fenêtre sur l'avant-garde,

en marge des médias généralistes. Pedro Winter le reconnaîtra des années plus tard : « La chance que j'ai eue, c'est que j'avais une jambe qui était mon frère et une autre qui était le skateboard. Ces deux piliers ont aiguisé mon appétit pour les *subcultures*. »